

Rainer Maria Rilke

La Vie et les Chants

*Images et pages de journal
Strasbourg, 1894*

Précédé de
Rilke et son éditeur strasbourgeois Kattentidt
et suivi de
l'Hommage à Rilke de Robert Musil

Traduit de l'allemand et présenté
par Gérard Pfister

Arfuyen
« Neige »

Le livre introuvable de Rainer Maria Rilke

Au début de l'été 1925, par l'entremise de leur ami commun Maurice Betz, le jeune écrivain alsacien Camille Schneider, de passage à Paris, rencontre Rainer Maria Rilke dans les jardins du Luxembourg. Rilke a 49 ans. Il est au faîte de sa gloire et mourra à la fin de l'année suivante. Schneider a à peine 25 ans¹.

Les deux hommes se promènent longuement dans des allées dont l'auteur des *Cahiers de Malte Laurids Brigge* connaît chaque détour. Au moment de se séparer : « *J'aimerais revoir Strasbourg avec vous*, lui dit Rilke, *et Colmar aussi*. » Le départ est fixé pour le soir-même.

Rilke et Schneider se retrouvent à la gare de l'Est sous une pluie battante et arrivent à Strasbourg très tard dans la nuit. Ils descendent dans un hôtel près de la gare.

G.-L. KATTENTIDT, RUE DES BOUCHERS

Le lendemain après-midi, Rilke propose à son compagnon d'aller voir les « *deux seuls monuments vraiment beaux* » de la ville : la cathédrale, dont il lui parle en bon connaisseur, et, à côté de la

1. Camille Schneider, « De Paris à Strasbourg et Colmar avec Rainer Maria Rilke », in Maurice Betz, *Conversations avec Rainer Maria Rilke*, éditions Arfuyen, Paris-Orbey, 2022.

terrasse du château des Rohan, une fontaine ornée d'un dauphin et disparue depuis lors.

« À quelques pas de là, raconte Camille Schneider, rue des Bouchers, le poète me fit voir l'immeuble qui avait abrité l'imprimerie G.-L. Kattentidt. Il me raconta comment Kattentidt quittant Prague vers 1893 s'était établi à Strasbourg sous la raison sociale Jung-Deutschland Verlag (éditions Jeune-Allemagne) et avait publié un Almanach des Muses qui parut jusqu'en 1897. Il ajouta qu'il avait tenu la critique littéraire dans cet Almanach et qu'il avait même publié aux éditions Kattentidt ses premiers poèmes, en 1894, sous le titre Leben und Lieder. Il avait alors dix-neuf ans.

« Il avait fait une visite à son éditeur strasbourgeois, et celui-ci lui avait confié, pour l'Almanach, la rédaction de l'édition spéciale Jeune-Autriche. Mais aujourd'hui il n'aimait plus se souvenir de ces poèmes de jeunesse et il était content que l'édition, d'ailleurs fort réduite, de Leben und Lieder fût absolument introuvable en librairie. À ce moment, me dit-il encore, je voulais à tout prix me défaire de mes souvenirs de jeunesse en Bohême. C'est pour cette raison que je me fis éditer à Strasbourg. Mais c'est surtout la compréhension de M. Kattentidt, homme plein de goût et de force, qui décida peut-être de tout mon avenir, en satisfaisant ce Sturm und Drang qui me poussa violemment à voyager au-delà des frontières de mon malheureux petit pays. »

Le soir, Rilke évoque à nouveau devant Camille Scheider son éditeur strasbourgeois : *« Aujourd'hui vous m'avez peut-être aidé à m'affranchir vraiment des derniers souvenirs de ma jeunesse. De Kattentidt, la rue des Bouchers ne contient plus aucun souvenir. Ne parlons plus des poèmes d'autrefois publiés dans les Almanachs, dans Leben und Lieder et dans les cahiers Wegwarten. »*

Schneider comprend alors le sens de l'étonnante équipée que lui a proposée Rilke : *« Dans cette dernière confession, écrit-il, je croyais discerner le sens des mots qu'il m'avait dits à Paris : "Je voudrais voir aujourd'hui Strasbourg avec vous". »*

DE LA JEUNESSE À L'ÂGE ADULTE

On voit par ce récit le rapport ambivalent que Rilke, arrivé à la fin de sa vie, entretenait avec son premier livre *Leben und Lieder*, *La Vie et les Chants*, publié chez Kattentidt à Strasbourg en 1894. Vis-à-vis de Kattentidt, Rilke éprouvait la plus grande reconnaissance, car il était le premier à l'avoir compris et à lui avoir fait confiance en publiant ses textes dans *L'Almanach des Muses* et en éditant son tout premier ouvrage.

Quant aux textes de *Leben und Lieder*, nul doute qu'il ressentait à leur égard la même insatisfaction que tout écrivain envers ses premières tentatives. Souvenons-nous qu'Arthur Rimbaud, qui avait lui aussi fait imprimer *Une saison en enfer* à compte d'auteur, n'en avait distribué que quelques exemplaires, laissant les autres chez l'imprimeur, et s'en était bientôt totalement désintéressé comme d'une « folie passée ». Des poètes comme Verlaine ou Mallarmé n'ont pas été moins critiques à l'égard de leurs premières productions. Le caractère particulièrement perfectionniste de Rilke ne pouvait qu'accentuer encore ces naturelles réserves vis-à-vis d'un premier ouvrage.

À cela s'ajoutent aussi les mauvais souvenirs que gardait le poète de son adolescence : « *Je voulais à tout prix me défaire de mes souvenirs de jeunesse en Bohême* », confie-t-il au jeune Camille Schneider. Après une enfance marquée par des relations complexes avec un père rigide et une mère possessive, sa famille l'avait placé entre 1886 et 1891 comme pensionnaire dans les écoles militaires de St-Pölten, en Autriche, puis de Mährisch-Weisskirchen (aujourd'hui Hranice en République tchèque), dont il avait été renvoyé pour inaptitude physique. Il avait ensuite été inscrit dans une école de commerce à Linz, en Autriche. Puis, de retour à Prague, il avait fréquenté de 1892 à 1895 un cours privé pour préparer son baccalauréat. On comprend aisément que Rilke ait voulu « *se défaire de tels souvenirs* ».

Enfin, il faut noter que *Leben und Lieder* est dédié à Valérie von David-Rhonfeld (1874-1947). Même si la majorité des textes du recueil avaient été écrits dans les deux années précédentes à Linz, Schönfeld et Prague, nombre des poèmes du livre témoignent de l'amour passionné du tout jeune Rilke pour celle qu'il appelait avec effusion «*Meine, meine, meine Vally*».

C'est en 1893 que celui qui s'appelait encore René Maria Rilke, âgé de 18 ans, avait rencontré la jeune fille dans un cercle de jeunes intellectuels germanophones à Prague. Une relation amoureuse s'était rapidement développée entre eux et le jeune homme en était venu à considérer «*Vally*» comme sa fiancée. Il lui écrivait chaque jour des lettres passionnées, souvent accompagnées de poèmes. Le père de la jeune fille, Emil Freiherr David von Rhonfeld, général dans l'armée austro-hongroise, était cependant défavorable à cette idylle et davantage encore, Phia, la mère de Rilke, pour qui la branche maternelle de la jeune fille n'était pas d'une suffisante noblesse. Le grand-père maternel de Vally, Josef Zeyer, avait, en effet, exploité une scierie en Alsace.

Dès le début de l'automne 1895, le poète prit ses distances avec la jeune fille, jusqu'à une dernière lettre d'adieu qui mit fin à toute relation entre eux : «*Chère Vally, merci de ce don de liberté que tu me fais ; tu t'es montrée grande et noble, même en ce moment difficile – meilleure que moi*². » Valerie von David-Rhonfeld garda toute sa vie dans son «*trousseau de mariage* » les lettres reçues du poète, en souvenir de sa «*malheureuse inclination pour René*³ ». Elle ne se maria jamais. «*Je suis absolument persuadée, déclarait-elle encore en 1927, un an après la mort de Rilke, que pendant toute sa vie après moi, une vie qui semble avoir été fort érotique, personne n'a été émotionnellement aussi proche de René que je l'ai été*⁴. »

2. Cité par Ralph Freedman dans sa monumentale biographie du poète : *Rilke, la vie d'un poète*, traduite de l'anglais par Pierre Furlan (Solin, 1998), p. 56.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

On peut concevoir qu'un recueil aussi étroitement associé à ce premier grand amour de Rilke et à une si rapide rupture ait pu raviver chez lui des souvenirs aussi émouvants que douloureux.

À LA RECHERCHE D'UN LIVRE DISPARU

Leben und Lieder avait été tiré en novembre 1894 à un nombre d'exemplaires « *fort réduit* », rapporte Schneider selon les indications fournies par Rilke, et ce dernier se réjouissait que ce livre soit devenu déjà en 1925 « *absolument introuvable en librairie* ». Dans une note, Schneider, qui a mené enquête de son côté, donne davantage d'explications : « *La légende veut que l'éditeur, ayant imprimé le livre à compte d'auteur, ait envoyé, à Prague, contre remboursement, l'édition complète. Le poète n'ayant pas l'argent nécessaire, tous les exemplaires furent perdus sauf les exemplaires de presse diffusés par l'éditeur.* » S'il faut en croire cette version, la destruction des exemplaires de l'ouvrage résulterait non pas d'un choix délibéré de Rilke, mais de son incapacité à faire face à leur paiement.

La réalité est tout autre. Rilke était depuis plusieurs années impatient de faire son entrée dans le monde des lettres par la publication d'un volume de poésie. Il avait proposé un premier recueil deux ans plus tôt à l'éditeur Cotta, à Stuttgart, qui l'avait refusé. Katten-tidt, chez qui il avait déjà publié en revue ses *Lautenlieder* était disposé à publier ce volume inaugural moyennant une subvention. La famille de René avait refusé de financer le livre et c'est Vally, avec qui il était alors en pleine idylle, qui avait permis sa publication en donnant à Rilke l'argent qu'elle avait reçu pour Noël, ainsi que la vieille dentelle et les broches héritées de sa grand-mère. « *Toute ma vie jusqu'à présent, écrit René à Vally, éperdument reconnaissant un mois après la parution de l'ouvrage, m'apparaît comme un chemin qui mène à toi, comme un long voyage aveugle dont la fin est ma récompense*⁵. »

5. *Ibid.*, p. 51.

Cette gratitude fut cependant très vite mêlée d'embarras. Si Rilke s'imaginait sincèrement en troubadour amoureux et chevalier servant de la « divine Vally », il ne concevait pas de fonder avec elle une famille et de renoncer, en même temps qu'à son œuvre, à cette liberté qu'il mettra toujours au-dessus de tout. Le même mois, s'émancipant déjà de son allégeance à Vally, Rilke publie dans le *Musenalmanach* de Kattentidt un petit ensemble de poèmes dédié « À Son Excellence, Madame la baronne E. von Breitenbach du château de Luisenberg, en Thurgovie », une de ces riches aristocrates dont le poète cherchera tout au long de sa vie la protection et le mécénat. Rilke ne pouvait rester dans la dépendance financière et affective de Vally, et ce premier livre, qui en était le fruit, en portait aussi les stigmates. C'est donc sur ce premier livre, tant attendu, tant souhaité, qu'il reporta son irritation, et sans doute son remords, en voulant l'oublier.

Quoi qu'il en soit des causes de cette disparition, *Leben und Lieder* est effectivement devenu, comme l'indiquait Rilke – non sans peut-être quelque coquetterie –, un ouvrage introuvable. « Cette opinion, précise Schneider, nous a été confirmée en 1936 par une lettre personnelle de M. Carl Sieber, gendre de Rilke. [...] Le seul exemplaire qui semble exister aujourd'hui appartenait à Nanny von Escher, châtelaine de Berg-am-Irschel dont le poète avait été l'hôte en 1920. » Ce qui laisse à penser que Rilke avait probablement offert ce livre en remerciement à sa généreuse bienfaitrice et qu'il n'en était donc pas aussi insatisfait qu'il pouvait le laisser entendre.

UNE ŒUVRE INAUGURALE

Depuis sa première édition à Strasbourg en 1894, jamais ce premier livre de Rainer Maria Rilke, *Leben und Lieder*, n'a été réédité dans sa langue originale et jamais il n'a été traduit en aucune langue. « C'est une des plus grandes raretés de la littérature allemande », déclarait déjà le fidèle éditeur de Rilke, Insel-Verlag, quelques années après

la mort du poète. Nous avons retrouvé ce texte rarissime, nous l'avons traduit et nous le proposons ici, précédé de l'éclairante étude qu'avait rédigée en 1933 Joseph Delage sur « Rilke et son éditeur strasbourgeois Kattentidt ». Avons-nous bien fait ? Aux lecteurs d'en juger.

Musil considérait Rilke comme « *le plus grand poète lyrique que l'Allemagne ait porté depuis le Moyen Âge*⁶ ». D'un écrivain d'une telle grandeur, il nous semble qu'aucun texte ne peut être négligeable, a fortiori quand il s'agit d'un premier livre où l'auteur a nécessairement, d'une manière ou d'une autre (et souvent à son insu, et souvent maladroitement) posé les bases de ce qu'allait être son œuvre à venir. Il suffit de lire le présent ouvrage pour se rendre compte que nombre des grands thèmes de l'œuvre future de Rilke sont déjà ici présents. Trois ans après la sortie de *Leben und Lieder*, Rilke, qui n'est encore que René, rencontre Lou Andreas Salomé, âgée de 36 ans, devient Rainer et entame sa métamorphose, dont *Le Livre de la vie monastique*⁷, écrit en 1899 au retour d'un voyage en Russie avec Lou, sera la première manifestation.

Mais dans *Leben und Lieder* des poèmes comme « J'aime une vie palpitante » ou « Les vieux sentiers » témoignent déjà parfaitement de ce que sera la quête de Rilke durant toute sa vie. Toute une vision du monde s'y exprime déjà que le temps ne fera que mûrir. Les derniers vers du poème « En avant » le disent avec force : « *Lentement, du plus profond de ton être / s'élève la semence vers la lumière : / d'abord la sensation, puis la pensée, / la parole, et pour finir : l'action.* »

Cette puissance qui se trouve au fond de l'âme, il en perçoit déjà le caractère surhumain, et la beauté comme divine. *Le Livre de la vie monastique* ne fera que prolonger cette recherche, qui sous

6. Robert Musil a prononcé cet « Hommage à Rilke » (Rede zur Rilke-Feier) le 16 janvier 1927, à Berlin, pour le premier anniversaire de la mort du poète. On en trouvera à la fin du présent volume le texte intégral.

7. Rainer Maria Rilke, *Le Livre de la Vie monastique*, traduit et présenté par G. Pfister, éditions Arfuyen, Paris-Orbey, 2019.

l'influence de Lou Andreas Salomé prendra une résonance nettement philosophique et spirituelle : « *Nous arrivons aux jours du plus profond silence / où l'heure est enfin mûre. / La racine Dieu a porté fruit.* » Dès ce premier livre, le jeune poète affiche haut son ambition, avec des accents qui font penser déjà à ceux qu'il retrouvera, par l'intermédiaire de Lou, dans le *Zarathoustra* de Nietzsche (dont la version complète venait de paraître en 1892) : « *La sécurité est pour les vers de terre : / ignorant la noble audace, ils ne hantent / que la poussière. Les chercheurs de soleil, / c'est le danger qu'ils aiment.* » (« Les vieux sentiers »).

Au demeurant très sévère sur l'ensemble des premiers recueils de Rilke, Ralph Freedman, biographe du poète, relève cependant que, s'il a souvent recours à des thèmes classiques de la littérature allemande, il les traite « *de façon personnelle, ce qui permet d'entrevoir sa manière future* » », ce qui les fait ainsi apparaître « *sous un éclairage différent et parfois étrange*⁸ ». Dès ces premiers textes, la poésie de Rilke s'engage délibérément dans une aventure de pensée et de sensibilité qui dépasse de toutes parts les conceptions habituelles de la littérature pour s'affirmer comme une voie d'ascèse et de dépassement. Qu'il suffise de lire les derniers vers du livre : « *Se tromper, en vérité – ne rend ni faible ni vil, / simplement plus humain. C'est de l'erreur / et de la faute que l'âme purifiée enfin s'élève / vers un être plus noble et plus vrai. // Seul l'insensé ne se trompe jamais ; / il faut que tombent les scories de la bassesse / pour que l'amour sublime, enfin, nous porte / à la véritable, la divine pureté – tout en haut !* »

Rilke est déjà ici entièrement présent, et tant de poèmes d'amour et de nostalgie, dans leur naïveté et leur tendresse, ne font que nous rendre plus proche et plus attachant le poète fulgurant des *Élégies de Duino* et des *Sonnets à Orphée*.

Gérard Pfister

8. *Ibid.*, p. 51.